

MUSIQUE

Orchestre Symphonique de Paris : *Jeanne d'Arc*, par M. Manuel Rosenthal. — Concerts Colonne : *Hymne Héroïque*, par M. René Guillon. — Concert à la mémoire d'Albert Doyen. — Le répertoire lyrique.

Quant parut la *Jeanne d'Arc* de Delteil, il y a quelque dix ans, l'ouvrage fut accueilli avec autant d'enthousiasme par les uns que de réprobation par les autres. Et la raison de l'un et de l'autre sentiment était le parti pris de familiarité, de vulgarité même, adopté par l'auteur, qui s'efforçait non point de rapetisser son héroïne, mais de transposer dans le langage le moins noble les paroles de ses personnages, le commentaire de leurs actions, la description des choses et des lieux parmi lesquels s'écoula l'épopée, et cela dans le dessein de les rapprocher de nous. Je ne fais pas ici de critique littéraire et je n'ai point à juger si le procédé — car c'en est un — est ou non licite. Il valut en tous cas à Delteil un prix littéraire décerné par un jury féminin. Aujourd'hui tout cela est loin et Delteil s'est volontairement condamné au silence. Mais il y a dans toute œuvre d'art un postulat qu'il faut admettre, sans quoi ce que l'on nomme au parlement, je crois, la question préalable se trouvant posée, ce n'est plus l'œuvre elle-même dont on discute, mais ses tendances; celles-ci, en fait, sont du domaine de l'esthétique transcendante et de l'éthique. Admettons donc le postulat deltelien. M. Rosenthal rend la chose facile, aimable même. Mais il n'opère pour cela nul tour de passe-passe : jamais difficultés n'ont été plus loyalement abordées, plus franchement résolues. Où Delteil met de la familiarité, M. Manuel Rosenthal écrit une musique familière; où Delteil met de l'héroïsme, M. Rosenthal écrit une musique héroïque. Mais il y a la manière. Certes la musique possède sur le langage la supériorité (ou l'infériorité) de se passer de mots, et par là elle échappe à certains risques, mais point comme on le pourrait croire. Elle n'échappe à la grossièreté que si l'on a du tact; elle possède, plus que le langage parlé, le pouvoir de suggérer, de prolonger bien au delà du sens concret certaines pensées. Je n'en veux pour preuve que l'épisode du sacre, où Delteil fait exécuter par la musique armagnaque la Marseillaise. Croyez-vous que M. Rosenthal nous fasse entendre la véritable mélodie de Rouget de l'Isle? Point.

Comme Schumann avait fait dans le *Carnaval de Vienne*, il procède par allusions, par touches légères; mais il dispose de moyens d'expression plus variés que le piano puisqu'il a l'orchestre, puisque les voix diverses des cuivres peuvent interpréter, suggérer tout ce qu'il lui plaira de nous faire comprendre à demi-mot. Jamais il n'insiste — et c'est sur ce point que le musicien l'emporte, de beaucoup, sur l'écrivain. Mais qu'il s'agisse de montrer Jeanne écoutant les « Copines du ciel », Jeanne au « Camp de Blois », Jeanne devant « le Roi de cœur », Jeanne assistant au « Sacre » et enfin Jeanne sur le bûcher de Rouen, devant « la Mort », il montre le même pouvoir de suggestion, la même habileté. Toutes les ressources de l'instrumentation lui sont familières. Il en use avec un art consommé, soit qu'il emploie les timbres à l'état pur, soit qu'avec un charme tout ravellien, il se plaise à les doser, à les combiner jusqu'au point de créer des « couleurs » qui semblent jusqu'alors inouïes. Nous savions depuis longtemps cette habileté de M. Rosenthal, depuis le *Rayon de soieries* (que, je l'espère, reprendra bientôt l'Opéra-Comique) depuis le *Baiser pour rien*, qui va reparaître à l'Opéra. Nous savons aujourd'hui quelque chose de plus, et qui confirme tous les espoirs que nous avons mis en son jeune talent. Voilà un des musiciens les mieux doués de sa génération. Il ne lui a même point manqué l'autre dimanche l'hommage maladroit du coup de sifflet qui, traditionnellement, salue le départ des œuvres destinées à un long voyage.

Dirai-je, en manière de post-scriptum, que le concert où l'Orchestre National, dirigé par M. Manuel Rosenthal, nous a fait assister à l'évolution de la musique de danse, du Quadrille à la Rumba, à la « Montée vers le Jazz », fut précisément un régal parce que le chef ne s'était point contenté de choisir avec habileté les exemples proposés aux auditeurs, mais qu'il les avait rehaussés, enlumines des couleurs instrumentales les plus fines?

Sous la direction de M. Paul Paray, l'orchestre Colonne a donné la première audition d'une pièce de M. René Guillou, premier morceau d'une suite de trois hymnes, *Héroïque*. Les suivants ont pour titres *Hymne Nuptial* et *Hymne Funèbre*.

Ainsi cette trilogie sans doute réalisera l'évocation complète d'une destinée humaine, la destinée de bien des hommes appartenant à la génération de M. René Guillou, et qui entrèrent dans la vie par la porte héroïque de la guerre. L'œuvre est brève. Elle débute par un thème majestueux, où l'éclat des cuivres étagés sur deux tons voisins cède bientôt à plus de douceur pour le développement du motif central, confié aux bois. Le premier thème est ramené par le finale, qui l'élargit. L'œuvre est solidement construite, bien instrumentée et elle fait souhaiter que nous connaissions bientôt les deux autres volets du triptyque.

La mémoire d'Albert Doyen a été honorée magnifiquement à l'occasion de l'anniversaire de sa mort. La Société des Concerts du Conservatoire lui a dédié, en effet, sa première séance à la salle Pleyel, en inscrivant à son programme *le Chant d'Isaïe le Prophète*, entre l'ouverture de *Léonore N° 3* et la *Neuvième Symphonie*. M. Georges Duhamel, en termes d'une éloquente simplicité, rappela l'histoire de la Société et parla de Doyen de manière fort émouvante. L'orchestre, sous la direction de M. Philippe Gaubert, les solistes, Mmes Malnory-Marseillac et Schenneberg, MM. Cathelat et Cabanel, interprétèrent l'œuvre de Doyen avec un élan et une ferveur magnifiques. Quant aux chœurs des Fêtes du Peuple, aussi bien dans *Isaïe le Prophète* que dans la *Symphonie* de Beethoven, ils montrèrent qu'ils étaient ce que leur fondateur avait voulu qu'ils fussent, réalisant pleinement sa pensée généreuse.

On parle beaucoup du renouvellement du répertoire, à propos de l'Opéra-Comique. C'est plutôt reclassement qu'il faudrait dire, car en vérité, l'occasion semble bonne pour procéder à un choix nouveau des ouvrages devant paraître sur les deux grandes scènes lyriques françaises. L'Opéra, en attendant que le palais Garnier lui soit rendu, va s'installer aux Champs-Élysées (enfin!). Les conditions de l'exploitation redevenant ainsi normales et le théâtre retrouvant un cadre qui convient à son existence traditionnelle, rien n'empêche de procéder immédiatement à ce classement nouveau.

Les temps sont abolis depuis bien des années où le « parlé »

servait de criterium pour répartir les ouvrages, que l'on jouait salle Favart quand il y avait des passages dits et non chantés, à l'Opéra quand il n'y en avait point. La distinction était si péremptoire qu'il fallut écrire des récitatifs pour le *Freischütz* et pour *Faust* afin de rendre ces opéras dignes de l'Académie Nationale quand on les y monta. Historiquement, cette tradition se justifiait : elle avait son origine dans les « querelles » du XVIII^e siècle, querelle des Bouffons et querelle des privilèges. Mais depuis bien longtemps l'Opéra-Comique n'exigeait plus que le « parlé » vint interrompre la musique; des ouvrages comme *Le Roi d'Ys* par exemple, sont exactement des drames lyriques, des opéras, et n'ont aucun rapport avec les œuvres constituant, avec ou sans « parlé » le répertoire traditionnel de l'Opéra-Comique. Il semblerait donc nécessaire, afin d'éviter une absurde concurrence entre les deux théâtres, de diviser le répertoire selon les genres, d'une part, et les ressources des deux scènes spécialisées comme autrefois. On éviterait ainsi de voir la même semaine, l'Opéra et l'Opéra Comique afficher ensemble *Tristan* ou *Don Juan*, ou même *Fidéllo*.

On n'a pu qu'applaudir à l'annexion par l'Opéra d'ouvrages comme *Ariane et Barbe bleue*. *Le Roi d'Ys*, *le Valsseau Fantôme*, pourraient, par exemple, suivre le même chemin. Mais on verrait sans peine *L'Heure espagnole* retourner salle Favart (ou aux Champs-Élysées, si, une fois l'Opéra réinstallé, ce beau théâtre demeurerait affecté à l'Opéra-Comique). Et on serait heureux que la place de Chabrier, avec des chefs-d'œuvre comme *L'Etoile*, *L'Education manquée* et *Le Roi malgré lui* fût enfin ce qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être — la première — sur une liste d'ouvrages constituant le répertoire de l'Opéra-Comique.

M. Jacques Rouché et M. Antoine Mariotte sont animés des meilleures intentions. Ils sont *the right men in the right places*. Il y a, cette fois, de grandes chances pour que le bon sens triomphe et pour que l'Opéra-Comique, ne mentant plus à son titre, redevienne le théâtre de musique gaie qu'il a, depuis si longtemps, cessé d'être.

RENÉ DUMESNIL.